

« J'aime ces espaces blancs... »

Jacques Brémond

Numéro 49, automne 1991

Panorama de la poésie française contemporaine : approche de l'an 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14890ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brémond, J. (1991). « J'aime ces espaces blancs... ». *Moebius*, (49), 48–50.

JACQUES BRÉMOND

J'aime ces espaces blancs aux empilements de cendres et le goût de la mer dans la bouche oublié.

les nuits des neiges bleuies aux froids de janvier : alors ne reste aux tombes que l'écriture de l'absente.

les grands arbres morts aux troncs creux des caches guerrières. cimetières d'éléphants noirs où les Fous de Dieu recevaient du ciel leurs prédictions.

les grosses boules jaunes des savels pétrifiés. matrices mortes oubliées du Déluge sur les pentes de poussière de la marne fossilifère.

les longues étendues moutonnières au-dessus du ciel blanc. aussi les jours de novembre quand le vent balaye le coton de la nuit, alors les géants massacreurs de ce pays revivent entre les bois nouveaux.

J'aime les carrés d'ors laissés à la vallée : juin en soleil. Tournesols fous du poète des couleurs. tous ces disques mouvants près du fleuve mort annoncent immuablement la même quête : le chemin des tombes.

cet immense rectangle bleu où mon regard se perdra toujours : à la recherche du cadre, des limites, des traînées du pinceau ou de la brosse. cette toile qui semble morte d'une couleur de ciel. absolu de l'unique.

la poussière au chemin de la Baume. avant le goudron qui s'écaille pauvrement. les roues y imprimaient un peu du temps. là encore me reste cette écriture de l'oubli.

et aussi la trace, la marque, le creux estampé des rostres sur les calcaires des pays. les enroulements annelés ou cannelés des coquilles secondaires.

encore ces pieds mastodontes, et si fins pourtant, de ce que l'on dit être les grands herbivores d'avant l'homme. quelle mémoire? quel message? peut-être juste l'affleurement d'un Léviathan.

cette route de Sultanahi où je jouais à la piste découverte. le caravansérail éteint, après le lac de sel, après les jours de poussière : commune auberge de paix.

ou le désert mauve de Jéricho

ou la plaine morte à Santa Maria de Buil
tout près de l'arbre pétrifié des lacs tueurs.

les cendres trop blanches qui chaque été recouvrent mes pays brûlés. cette cicatrice renouvelée, entretenue, dans la peau de mes yeux : les barbares passent.

les pans de lumière aux champs fleuris de mai :
colzas d'or nouveau.

j'aime cette nuit trop noire : où l'orage du ciel dé-
laisse les civilités pour dire les cantiques des morts:
alors je retrouve le chemin.

cette lèvre de sang au travers du champ; glaïeuls
d'août près de Chabestan. dans la plaine froide au
déboulé des pierres blanches. au retour des hôpitaux.
glacés.

cette montagne, cendres pétrifiées ou effritées, pays
des anciens, vallées de la mort toujours blanche. il y
a aussi certaines de mes tombes là-haut.

les pages inutiles au morcelé du blanc
entre les doigts malades
de mes jours éteints.

*

j'aime ce silence de fin de jour où les murs sont
tombes. alors les peaux se nomment.
attente. désir. peaux mêlées.
l'aile de l'oiseau à l'approche de la maison. demeure
de nuit. les portes à nouveau closes sur la lumière.
l'heure des secrets et des rires tus,
celle des pleurs du silence.
quand les mains tentent encore de se toucher.
cette douleur d'ombre entre les draps. sous la lampe
dure.

*

J'aime cette dalle de silence. blanche. grise. bleutée
parfois.
après que les pas aient marqué le temps.
runes effacées. glyphes oubliés. des
vivants d'un autre temps.
les douceurs de l'ombre à la nuit d'étoiles rameutent
toujours mes peaux dures. entre les rides
parfois un sourire de la morte.
je sais bien cette patiente attente.

À paraître sous le titre :
Sous le bruit de la dalle
aux Éditions de l'Eau.